

Le prix Renaudot a été décerné mercredi à l'écrivaine belge Amélie Nothomb pour *Premier sang* (Albin Michel), un prix annoncé, comme de coutume, quelques secondes après le Goncourt (lire ci-dessous). L'autrice de best-sellers a été élue au deuxième tour, avec six voix. C'est le troisième prix littéraire d'automne qu'elle décroche, après le Grand Prix de l'Académie française en 1999, et le prix de Flore en 2007. Le Renaudot de l'essai a, lui, été décerné à *Dans ma rue y avait trois boutiques* (Presses de la Cité) d'Anthony Palou.

Pour son trentième roman, Amélie Nothomb avait choisi d'innover en rendant hommage à son père, le diplomate belge Patrick Nothomb, mort en mars 2020 d'une crise cardiaque, au début du confinement. Elle l'a fait de la plus belle manière en écrivant le roman vrai de la jeunesse de cet homme qu'elle aimait et admirait. Le titre, *Premier sang*, est bien celui qui coule dans les veines du père comme de la fille.

Le roman part d'une scène terrible que le jeune diplomate Patrick Nothomb vécut à 28 ans quand il était consul à Stanleyville au Congo, d'août à novembre 1964, et qu'il dut faire face à la plus grande prise d'otages de l'histoire, par les rebelles simbas. Un drame qui se conclut par la libération de la ville par les parachutistes belges. *"Il protestait avec modestie quand on évoquait son héroïsme dans cette aventure"*, écrivait notre collègue Philippe Paquet en mars 2020. Amélie Nothomb rappelle cet héroïsme.

Au début du roman, elle montre Patrick Nothomb

face au peloton d'exécution des soldats rebelles. Il croit sa dernière heure venue mais sera sauvé. C'était une sinistre plaisanterie du chef des Simbas. La romancière imagine même le chef rebelle demander alors à Patrick Nothomb s'il souhaite avoir encore un troisième enfant. *"Cela dépend de vous"*, répond le diplomate. Ce sera Amélie, née en 1968.

#### Bande de sauvages

On dit qu'au moment de mourir, on voit sa vie défiler. Amélie Nothomb imagine qu'il en fut ainsi pour son père et que, face à ce peloton de la mort, il revécut son enfance. Elle la raconte alors comme s'il nous la racontait lui-même.

Les Nothomb sont une vaste "tribu" et le patriarche, Pierre Nothomb, poète reconnu, régnait alors sur ses treize enfants et sur la propriété du Pont d'Oye qu'Amélie Nothomb qualifie de "château faible" (en opposition à un château fort).

Patrick Nothomb était son petit-fils, enfant unique, orphelin de père et vivait à Bruxelles. Régulièrement, il était envoyé dans la famille paternelle, en Ardenne, où il était plongé dans une vraie troupe de "sauvages", pleine d'enfants cultivés, pauvres et indisciplinés. Pierre Nothomb préférait improviser des poèmes que trouver à nourrir sa descendance. Il

y régnait un joyeux désordre dans lequel le jeune Patrick se sentit vite à l'aise. *"J'étais sincère, dit-il via sa fille Amélie. Au-delà des habitants, j'avais conçu un amour véritable pour ce château et cette forêt. Par ailleurs, j'adorais appartenir à cette bande d'enfants sauvages. [...] Les moqueries des enfants eurent beau fuir, je rougis de fierté."*

#### Aristocratie belge désargentée

Il aimait bien ce grand-père à la poésie qualifiée par ses enfants de *"daube qui fait rire les surréalistes"*, mais un aïeul qui n'hésita pas plus tard à se mêler des amours de Patrick au nom du "prestige" du nom des Nothomb.

Le "premier sang" du titre rappelle aussi la phobie du sang qu'avait le futur diplomate qui s'évanouissait à sa vue. On imagine mieux encore l'héroïsme qu'il dut avoir pour négocier pendant des mois avec les rebelles simbas au milieu de scènes sanglantes.

Ce bel hommage au père est aussi une plongée exotique dans un milieu aristocratique belge désargenté mais plein d'intelligence et d'humour que la romancière traite sans complaisance mais avec tendresse et fantaisie. Ces origines de Patrick Nothomb sont un peu les siennes et ne sont sans doute pas étrangères à son singulier talent d'écrivaine.

Guy Duplat

**"J'ai tiré le gros lot en l'ayant comme père, lui, le meilleur des hommes, avec sa générosité et sa droiture."**

Amélie Nothomb

## Le prix Goncourt sacre Mohamed Mbougar Sarr

Peu avant le Renaudot, c'est le prix Goncourt qui a été décerné à l'écrivain sénégalais Mohamed Mbougar Sarr pour *La plus secrète mémoire des hommes*, publié chez Philippe Rey, maison indépendante fondée en 2002. À 31 ans, il est l'un des plus jeunes lauréats et le premier écrivain d'Afrique subsaharienne à être consacré par le plus prestigieux des prix littéraires. Il a obtenu six voix au premier tour, a annoncé Philippe Claudel, secrétaire général du Goncourt, au restaurant Drouant, à Paris.

Le prix Goncourt, décerné par un jury de sept hommes et trois femmes, rapporte un chèque de 10 euros, mais il garantit des ventes en centaines de milliers d'exemplaires. Le sacre en 2020 de *L'Anomalie*, roman d'Hervé Le Tellier, avait généré en librairie un engouement jamais vu depuis *L'Amant* de Marguerite Duras en 1984, avec plus d'un million d'exemplaires vendus.

#### Toutes les ambitions de la littérature

Roman-monde, *La plus secrète mémoire des hommes* affiche toutes les ambitions de la littérature. Très dense, somptueusement écrit jusqu'à en rajouter sur les mots et les aphorismes, il défie le résumé, multiplie les narrateurs et les genres (journal, lettres, flash-back), saute dans le temps et l'espace, mêle l'histoire de l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle et les mythes africains.

C'est un roman d'apprentissage envoûtant, jeu de pistes et polar littéraire à la fois. L'auteur parvient à tenir les chemins de son labyrinthe, dans lequel le lecteur risque souvent de se perdre, pour le conduire sans failles jusqu'au bout des 460 pages, en y ajoutant

tant en prime une pincée d'humour et beaucoup de sensualité.

Une première grille de lecture est celle d'un roman à suspense où un jeune écrivain sénégalais (qu'on devine être le double de l'auteur), Diégane Latyr Faye, découvre en 2018 à Paris un livre mythique de 1938, devenu introuvable. *Le Labyrinthe de l'inhumain* avait été écrit par un mystérieux auteur sénégalais, T.C. Elimane, dont on ne sait rien et qui ne publia rien d'autre. Une partie de la critique l'encensa, le surnommant le "Rimbaud nègre", tandis que d'autres y virent l'œuvre d'un plagiaire ayant pillé la littérature occidentale.

#### Périple de la mémoire

On suit d'abord Diégane à Paris, entouré d'un cercle d'écrivains qui vivent, boivent, font l'amour et réfléchissent à leur condition d'auteur africain à Paris. Diégane s'embarque dans une longue enquête sur l'auteur du *Labyrinthe de l'inhumain* qui lui fera rencontrer des femmes comme l'écrivaine Siga D. et une poétesse d'Haïti qui ont connu et aimé jadis T.C. Elimane.

Dans ce périple de la mémoire, Diégane revit le départ des tirailleurs sénégalais vers la guerre de 1914 (et la mort), les affres du colonialisme, l'horreur nazie et la déportation des juifs, jusqu'à l'Argentine dans les années 1950 où on croise Witold Gombrowicz, des poètes en exil, des chanteurs de tango et des nazis en fuite. L'histoire garde ses secrets jusqu'aux dernières pages.

Mais d'autres lectures sont possibles. Le roman est une mise en abîme de l'écrivain africain débarquant à Paris:

**"Il n'y a pas d'âge en littérature. On peut arriver très jeune, ou à 67 ans, à 30 ans, à 70 ans et pourtant être très ancien."**



Mohamed Mbougar Sarr

de T.C. Elimane à Mohamed Mbougar Sarr lui-même en passant par Diégane, une réflexion sur la littérature du Sud et celle du Nord. Dans le roman, on reprocha à Elimane son ambition de vouloir écrire *"un livre définitif perché sur toute l'histoire de la littérature occidentale"*. Le livre d'Elimane reposait aussi, lui reprocha-t-on, *"sur la trahison du pays natal, de la culture des origines. C'était le prix de son œuvre"*.

#### Nombre de vérités

Dans le roman, un écrivain s'exclame: *"Elimane a donné tous les gages culturels de la blancheur, on ne l'a que mieux renvoyé à sa nègreur. Il maîtrisait peut-être l'Europe mieux que les Européens."* Son livre était un *"camouflet retentissant aux dépositaires d'une culture qui a prétendu le civiliser"*. Et il ajoute: *"Je ne retournerai pas à Paris où on nous nourrit d'une main pour nous étrangler de l'autre."*

Un troisième niveau de lecture est encore possible: celui du pouvoir de la littérature. Tout ce roman profus peut se ramener à raconter comment un livre peut continuer à bouleverser des vies et des destins 80 ans après sa sortie. Mohamed Mbougar Sarr, avec l'audace de la jeunesse et celle des auteurs ayant vécu aux marges de la France, peut asséner nombre de vérités: peu importe le sujet d'un livre, écrit-il, *"un grand livre n'a pas de sujet et ne parle de rien, il cherche seulement à dire ou découvrir quelque chose, mais ce seulement est déjà tout et ce quelque chose est déjà tout"*. Un romancier, écrit-il, doit fuir la mode car *"à force d'être dans l'air du temps, il finira enrhumé"*.

G.Dt